



«Eric Rohmer est comme un bon professeur, un bon ami»

RENCONTRE

Avant d'atteindre les salles, «3 Aventures de Brooke» avait été présenté à Venise puis en Chine en 2018. «Libération» avait alors pu croiser la jeune cinéaste et évoquer avec elle son parcours et sa cinéphilie.

S'il a un peu tardé à trouver le chemin des salles françaises, le beau premier film de la Chinoise Yuan Qing avait déjà emballé en 2018 les émissaires de *Libé* à la Mostra de Venise puis au festival de Pingyao, dirigé par Jia Zhang-ke. A la faveur de ce dernier, on avait rencontré la jeune cinéaste (31 ans alors) et tenté de retracer avec elle à la fois le parcours et le contexte de transformations effrénées du pays et de son cinéma, ayant accouché pourtant de débuts si sûrs et sereins, aux profonds accents rohmériens.

Ses modèles

«Mes parents enseignent à l'Académie de cinéma de Pékin. Le cinéma a toujours été comme un ami d'enfance, qui ne m'a jamais paru distant ou inatteignable. Mon goût a beaucoup évolué bien sûr, et c'est seulement au cours des deux ou trois dernières années que j'ai commencé à comprendre les films comme ceux de Rohmer, à aimer ce ton très naturel, dans un rapport à la vie. Rohmer est comme un bon professeur, un bon ami. Les films de Wong Kar-wai et de Woody Allen ont pu être importants aussi. En Chine, j'aime Jiang Wen, Lou Ye, et les premiers films de Jia Zhang-ke. J'ai vu beaucoup vu de films grâce aux DVD pirates: quand j'étais en

école de cinéma, il n'y avait pas vraiment de salles dévolues au cinéma d'auteur en Chine comme aujourd'hui, cela commence tout juste.»

La cinéphilie

«Je ne crois pas qu'il y ait encore un public important pour un cinéma d'art en Chine. Mon film a eu sa première à Venise et j'ai pu faire l'expérience de la différence de culture cinéophile entre là-bas et ici. Pour les Chinois, ce type de ton réaliste, de rythme narratif lié au quotidien, n'est pas évident. Je pense que cela prendra du temps, même si aujourd'hui beaucoup d'étudiants chinois vont en France ou aux Etats-Unis, ont accès à beaucoup de films, et cela crée une vraie rupture culturellement. L'emballage fou de l'économie chinoise ne se prête pas à une bonne réception de ce type de films plus lents. Mais ça viendra quand l'économie se calmera un peu.

«A l'échelle de la société, beaucoup de choses se produisent sans cesse, avec une grande intensité dramatique, et les gens attendent des films une dramaturgie à la mesure de cela. Les films plus lents ou naturalistes ne vont pas suffisamment chercher le ressenti du public, dans la perception actuelle. Au Japon, ce n'est qu'après la crise économique, quand la fièvre est retombée, que des cinéastes comme Kore-eda ont pu s'imposer avec un certain succès. Quand je vois des films des années 60 réalisés en France et en Europe, je me dis que l'on est confrontés aux mêmes questions aujourd'hui en Chine.»

Sa génération

«La précédente génération de cinéastes a eu la chance de changer de vie grâce au cinéma. Ma géné-

ration est née dans une situation plus confortable, cela la rend sans doute moins ambitieuse. Malgré mon passage par l'école de cinéma, je ne m'identifie pas fortement à une génération qui serait la mienne. Mais si celle-ci – qui n'est pas encore celle qui a pu voyager et se nourrir beaucoup de l'étranger – a une responsabilité particulière, c'est de documenter la spécificité d'être tous des enfants uniques nés d'une politique de planning familial. C'est une situation unique, qui restera sans doute isolée dans l'histoire. Cette politique ayant été abolie, j'imagine que le futur nous regardera avec curiosité.»

Son film

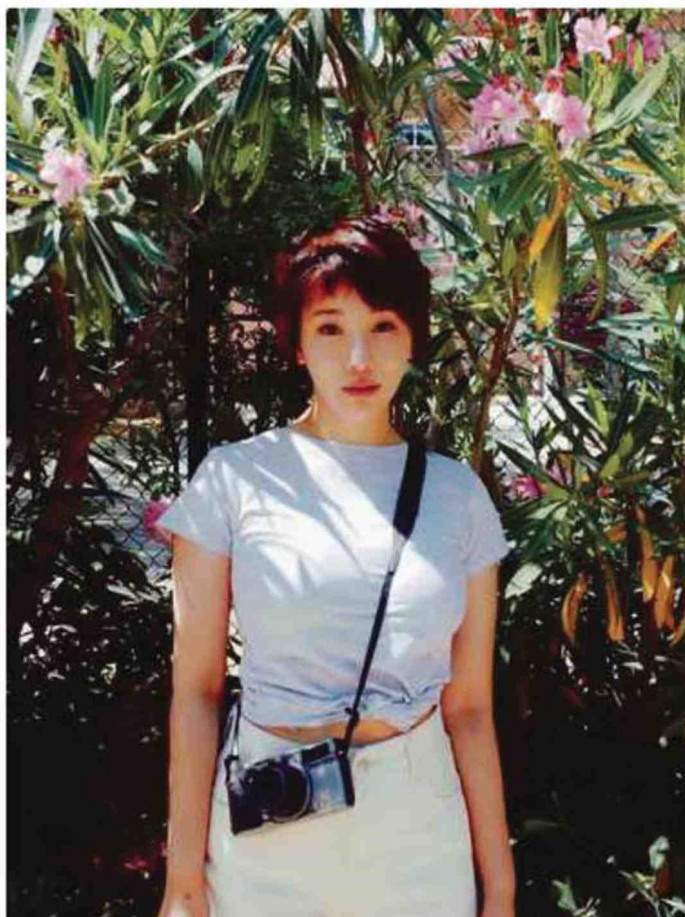
«Lorsque j'ai imaginé mon film, je voulais partir d'une histoire de fille en voyage. Ça s'est fait comme ça, avec un acteur français, un compositeur britannique un coproducteur allemand, un investisseur sino-malaisien. Je ne voulais pas faire un film international, mais ça s'est construit ainsi. La Malaisie a cette connexion avec la Chine faite d'étrangeté et de familiarité. Les Chinois de là-bas *[environ un quart de la population du pays, ndlr]* parlent le mandarin et utilisent le chinois simplifié à l'écrit, c'est bien plus proche de nous que la langue cantonnaise parlée à Hongkong et dans le Sud, ou de l'accent des Taïwanais. Au-delà des problématiques propres au personnage et du récit sentimental, mon film évoque cette facette de l'expérience chinoise, partir si loin pour retrouver des sortes de cousins dans un mélange d'altérité et de familiarité.»

Le cinéma chinois

«Les jeunes cinéastes chinois adoptent un ton plus léger, des problématiques moins sérieuses, c'est quelque chose de vraiment

nouveau dans l'histoire du cinéma chinois. Moi, je n'aime pas les rapports de confrontation, ce n'est donc pas mon instinct premier comme réalisatrice, mais c'est dommage que nous ne puissions pas traiter des problématiques cruciales que l'on rencontre en Chine. Si tout le monde se détourne de ces questions, ça va être un problème. Pour ma part, je rêve de réaliser des films *wu xia pian* [d'arts martiaux], des films de kung-fu à l'ancienne – peut-être que cela me passera. On ne fait plus tant de films de ce genre, et les règles actuelles de la censure ne permettent pas vraiment de parler des temps anciens. Si vous voulez en faire un, il faut inventer une époque fictionnelle, anhistorique. Avant, il y avait beaucoup de séries qui parlaient des anciens empereurs. Maintenant, on ne peut plus, alors on fait des films sur leurs femmes (*rires*).»

Recueilli par **JULIEN GESTER**



LES ACACIAS